

La peinture est aujourd'hui en France un sujet presque tabou; écrasée par un héritage institutionnel voire empirique, par une privatisation du marché et par un scepticisme de la part du public ne voyant en l'abstraction qu'un repaire de facilités, celle-ci ne se dégage du désert que par de grands coups d'éclats provocateurs ou par des régurgitations d'un passé récent déjà académique.

Entre une tendance actuelle à emprunter trop souvent l'illustration ou la caricature comme vecteurs de contemporanéité et une prétendue rapidité d'exécution comme le totem d'une créative spontanéité, les oasis – notamment chez nos jeunes apprentis artistes/étudiants – ont une place de choix lorsque l'on peut avoir la chance et le temps de s'y attarder.

J'ai eu cette chance lors de mes récentes visites dans trois écoles d'art différentes en tant que membre du jury du très beau Prix Artagón 2016, au milieu de l'architecture presque brutaliste percée par les pins parasols de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Marseille. Parmi les neuf artistes sur lesquels j'ai pu débattre afin de les faire entrer dans la finale trop parisienne de ce prix, une jeune peintre a retenu mon attention, le seul travail de peinture qui avait selon moi du sens et pour lequel il valait la peine de discuter.

Afin de se dégager du paysage chaotique d'un atelier d'artistes organisé entre jeunes colocataires, Nina Tomàs présentait une fresque d'oeuvres sur toiles inachevées de formats identiques occupant l'angle (pour ne pas dire le coin) de son bref espace de travail ou bien posées au sol sans châssis.

*In medias res.* En effet, la peinture n'a pas de temps. Visite ou non "d'experts", les oeuvres ne devraient pas souffrir de la visite empressée des envahisseurs barbares qui regardent leurs montres. Je n'ai pas regardé ma montre devant les oeuvres de Nina Tomàs, la visite de l'école pouvait déjà se terminer. L'abstraction organique proposée par Madame Tomàs voyage entre une esthétique de syncope, de synapses, de torsions et de lignes fines intercalées de champs de motifs calqués.

Une certaine habitude se dégage au premier abord, une habitude qui crée rapidement une intrigue devant ces paysages dont les contours vaporeux sont l'imago de songeries aux traits opiacés. La solidité du geste, la vaillante conscience (ou inconscience) dans la juxtaposition de formes qui frôlent la géométrie et une certaine sévérité de structures, révèlent le travail de Nina Tomàs en tant qu'*intermezzo* entre le dessin et la tradition de peinture abstraite de la fin du siècle dernier, un vocabulaire qui regarde droit dans les yeux l'art majeur du collage.

*Antoine Lévi est directeur de la Galerie Antoine Lévi et producteur de films parisien.*